

40° de latitude

Isabelle Landry

Numéro 112, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Landry, I. (2007). 40° de latitude. *Moebius*, (112), 79–87.

ISABELLE LANDRY

40° de latitude

Hormis les chats errants et quelques rastas égarés, plus personne ne vient au cimetière de Port d'Espagne, qui est pourtant en plein cœur de la ville. Depuis qu'Isabel Gomez de Saa y est enterrée, c'est la première fois que Charlie y met les pieds. Il prévient son cousin Tobias qui est à Trinité pour quelques heures encore que l'endroit est dangereux. Il croit à tort pouvoir repérer au hasard la pierre tombale de leur grand-mère à travers les allées empierrées. Mais Charlie se butte à l'esprit cartésien de Tobias, l'ingénieur occidental qui n'a pas l'habitude des promenades à l'aveuglette.

Sous les mausolées édentés du cimetière reposent de grandes familles de planteurs. L'endroit, érodé, évoque la cohérence de sa forme première, édifiée selon les règles immuables de l'architecture classique. Une splendeur effritée qui se mue à présent aux fleurs fanées qui traînent çà et là et aux plaques commémoratives vandalisées et déterrées. À l'horizon, par-delà le chaos sépulcral, Tobias discerne le relief montagneux et la flore luxuriante de sa terre natale.

Des clochards avachis dorment dans les recoins. Un rasta les suit en titubant, une machette à la main. Altérés par la drogue et la chaleur caniculaire ses réflexes, sont au ralenti. Il se tient d'abord à une certaine distance. Ce n'est que lorsqu'il s'approche de Tobias que Charlie intervient : « Man, leave us alone ». Sans plus, l'homme obéit.

Tobias, importuné par la fine poussière qui lui colle à la peau n'a pas le temps de le craindre. Il porte un habit beige. Son chemisier en coton blanc lui colle aussi à la peau. Une couche de cendre s'est déposée sur ses souliers fraîchement cirés.

Il vient de prononcer une allocution à l'hôtel Hilton. Il avait accepté l'invitation d'une nouvelle banque Caraïbe désignée « indigène » par les administrateurs. L'économie pétrolière postcoloniale de Trinité, cette île qui flotte à quelques kilomètres du Venezuela, avait remplacé la sucrière. Grâce à son expertise d'ingénieur pétrolier et d'analyste financier dans le domaine des produits pétroliers et de ses dérivés, Tobias allait retrouver pour quelques jours la saveur de sa petite enfance qui passe, depuis qu'il travaille à la Banque Mondiale à Washington, par les rôties avalées à la hâte dans le quartier antillais ou par les fruits étranges, comme lui dit sa femme, repérés dans les supermarchés.

Il s'était présenté dans la salle des banquets de l'hôtel devant un auditoire métissé. Il a l'habitude de ce genre d'exposés, sa rhétorique toujours appuyée d'une présentation Powerpoint aux vertus hypnotiques. On offrait un buffet générique, un assortiment de viandes froides, d'œufs brouillés, de danoises ainsi que des fruits de souche tranchés et dressés en forme de fleurs exotiques, le produit des mutations gastronomiques engendrées par le colonialisme et la mondialisation des marchés.

La salle était immense. Les fenêtres panoramiques et la moquette évoquaient un esthétisme démodé. Les gens d'affaires étaient assis sur des chaises de cuirette rembourrées et buvaient le café mièvre d'un percolateur de masse. Tobias s'était dit que cette salle de conférence ressemblait à toutes les autres. Ses mots, stratégies de retour, absolu étaient les mêmes aussi. Le refrain sacré de la mondialisation. C'était l'odeur humide et vieillotte qui transpirait des murs et l'exubérance de la végétation que l'on devinait à travers les baies vitrées qui l'avait transplanté en zone équatoriale.

Charlie était venu le chercher à l'hôtel peu après la présentation avec sa vieille Toyota Celica cabossée. En route, il avait entendu son cousin qui venait d'être interviewé à la radio. « Oil & gas expert... Tobias Admunsen from the World Bank... a Trinidadian... » Ils ne s'étaient pas revus depuis trente ans. Tobias avait perdu le blond platine de ses cheveux d'enfant.

En chemin vers le cimetière, Charlie avait fait un détour du côté de Maraval, le quartier prospère, afin de visiter les repères de leur enfance. Charlie n'avait jamais quitté l'Île et vivait encore sur la plantation de Juan Sandoval, leur arrière grand-père, où ils avaient là jadis vécu.

Tobias avait fait mine de ne pas s'étonner de l'état des lieux : l'ancien Country club, un espace sans vie, les auvents et parasols aux teintes pastel, salis et déchirés ; les grandes villas de la famille Gomez de Saa en déconfiture et pourtant bardée de barbelés et devant la savane, l'ancienne résidence familiale des cousins Sandoval, impeccable et aujourd'hui transformée en immeuble gouvernemental, six drapeaux nationaux flottant dans l'azur du ciel tropical.

L'air chaud effleurait le visage de Tobias. Du Rap s'échappait des haut-parleurs de la Toyota, crachant la trame sonore d'un spectacle difforme.

Tobias avait demandé à Charlie de s'arrêter dans une boulangerie. Il voulait goûter une pâtisserie appelée *hops*, un mot qu'il s'amusa à faire éclater à haute voix avec l'accent trinidadien. C'est à travers une grille qu'on les sert. À côté de la boulangerie se trouvait un rhum bar. Les cousins pénétrèrent dans l'établissement sans porte au centre duquel se trouvait une table de billard. Des barreaux de fer séparaient les clients de la serveuse hindoue. Des chiens errants entraient et sortaient. Les murs étaient tapissés de posters de sex-symbols bollywoodiens. Afin de cacher le désarroi dans lequel cet endroit l'avait plongé, Tobias avait pris un air de fête en buvant sa bière Carib et avait laissé les chiens se faufiler entre ses jambes. Il afficha ce sourire

machinal qui lui sert bien dans sa profession et posa à son cousin des questions enjouées sur sa famille.

*

Les deux cousins se dirigent vers le centre du cimetière où se trouvent les monuments des français colonisateurs aristocrates rescapés de la Révolution française, des vestiges néoclassiques en plines tropiques. Charlie, malgré sa petite taille, prend une posture de dignitaire et raconte à Tobias un fragment d'histoire coloniale, une aventure autrefois ressassée par les patriarches à tous les dîners de famille.

Tobias reconnaît chez son cousin cet ébahissement, cet orgueil impérialiste qu'affichait leur arrière-grand-père, grand propriétaire de plantations de canne à sucre. Il se demande comment Charlie peut prendre sans cynisme cette pose altière à la vue de ce déclin inéluctable. Pour Tobias, l'histoire de Trinité en est une de fuite. Elle est ce qu'en disent les exilés ; les pirates, les écrivains et cette noblesse déclinée que sont les expatriés des familles Gomez de Saa et Sandoval : l'expression du naufrage d'une civilisation.

*

Tobias est né à Port d'Espagne en 1962, l'année de l'indépendance, et durant une vague de décolonisation. Il a vécu une petite enfance de bonheur tropical interrompue dans les années 70 par des insurrections anti-coloniales et une grave crise économique et sociale.

Lorsqu'il eut dix ans, l'éruption révolutionnaire menaçait toutes les enclaves du quotidien. L'état d'urgence fut décrété et des émeutes sévirent autour de la capitale. Son père lui apprit à manipuler un fusil et l'obligea à dormir habillé au cas où il faudrait fuir l'île en pleine nuit.

Les arrière-petits-enfants des esclaves qui avaient peiné sur les plantations de canne à sucre comme celle de Juan

Sandoval, son arrière grand-père, réclamaient davantage de droits civils près de 130 ans après l'abolition de l'esclavage. La rébellion s'abreuvait de l'idéologie des Panthères Noires, groupe radical américain et agent provocateur : « *Our grammies aint got to be they cooks and nannies.* »

Isabel, sa grand-mère, baignait depuis sa naissance dans un climat de perpétuel bien-être, ce qui figea à jamais dans une réalité douceuse la conception qu'elle se fit du monde. Alfredo Gomez de Saa, le botaniste flâneur qu'elle avait épousé, était à lui seul l'expression de cette inclination philosophique, un réel contraste avec son père Juan Sandoval, homme d'action et fougueux planteur. Elle savait que la passion de son mari pour la flore l'emporterait sur le besoin de fuir et d'abandonner sa terre comme il était d'usage chez les Blancs depuis le début du Black Power. Hanté toute sa vie par l'élaboration d'une recette de potion médicinale faite de plantes tropicales destinée aux explorateurs de la forêt amazonienne, Alfredo s'était rafistolé un laboratoire dans la jungle qui bordait les terres du domaine ancestral de la famille de sa femme. Le mariage avait été paisible, la maison remplie d'enfants et éventuellement de petits-enfants. Le couple avait eu une vie réglée et contemplative nourrie d'une passion commune pour les jardins de roses et d'orchidées.

La soudaine disparition d'Alfredo, un jour de juin, et sa mort atroce bouleversa à tout jamais l'étranche quiétude qui régnait sur la plantation. Tobias avait fait la lugubre découverte du cadavre de son grand-père en jouant dans les champs de sucre, à quelques kilomètres de la résidence familiale. Des centaines de mouches gravaient autour de sa dépouille putréfiée. Tobias s'était approché et avait observé avec stupéfaction le visage de cet homme méconnaissable que l'on recherchait depuis des jours. Le botaniste avait été sauvagement assassiné.

L'utopie coloniale étant en chute libre, il ne restait plus que l'exil. Dans un élan de frayeur, Tobias et sa famille quittèrent l'île. Ils partirent avant les funérailles d'Alfredo et

s'installèrent dans une petite ville de la Saskatchewan, au nom étrange, où se trouvait déjà un cousin Gomez de Saa.

Tobias avait eu du mal à s'adapter à la noirceur de l'hiver. Il avait vécu le deuxième fragment de son enfance à Moose Jaw avec la nostalgie des Caraïbes, envahi par la mémoire de son bonheur tranquille, usurpé par des panthères noires, transposition allégorique à jamais fixée dans son imaginaire.

Isabel était restée sur la plantation avec son fils Diego, la femme de ce dernier et leurs enfants, dont Charlie. Diego avait eu espoir, malgré la turbulence politique de l'île, de poursuivre l'exploitation de la plantation de canne à sucre, laquelle au fil des ans et des crises économiques, s'était muée en cacaotière et en plantation fruitière et horticole.

Profitant de la vague d'écotourisme, Diego en écologiste amateur et poursuivant la tradition naturaliste de son père, aménagea une réserve naturelle sur la plantation de ses ancêtres.

Affligée de cataractes et voyant à peine, Isabel trouvait difficile la vie sur la plantation devenue désœuvrée et planquée au milieu de la brousse. La maison principale était décapée de son jaune d'origine et son bois était rongé par les termites. Diego n'était secondé que par trois employés indiens du village environnant qui récoltaient les modestes moissons. L'ex-colonie s'était vidée de son personnel. On ne trouvait plus personne pour entretenir la plantation qui était devenue, outre le jardin exotique de cocotiers et d'arbres fruitiers, une ménagerie négligée d'animaux de basse-cour camouflée au cœur d'une jungle aussi luxuriante que dangereuse. Les trois employés étaient peu dignes de confiance et ainsi n'avaient pu protéger Isabel de son infortunée rencontre un après-midi de printemps avec un anaconda de six pieds dans le jardin d'orchidées. Ses récits expliquant sa fuite vers le Nord se terminaient toujours par l'événement déclencheur, l'épisode du serpent. Isabel avait quitté la jungle, la plantation et Trinité peu de temps après.

Lorsqu'elle partit pour Moose Jaw, Isabel disait qu'elle allait mourir dans les bras de sa fille unique. Elle était à la limite de ses possibilités physiques. Le changement abrupt de latitude lors du voyage lui fit perdre la vue. L'expédition avait provoqué un traumatisme physiologique, une affection courante chez les vieillards. Cloîtrée dans l'opacité, la vie d'Isabel chez sa fille devint futile et routinière, portée par le plaisir occasionnel de souvenirs heureux. Cette terre nouvelle avait étouffé ses inclinations tropicales, les figeant dans l'éternelle froidure d'une géographie de fin du monde. Elle se moquait de l'odeur aseptique de son pays d'adoption.

Tobias s'assoyait près d'elle lors de ses visites occasionnelles. Il voyait sa grand-mère régulièrement depuis qu'elle avait quitté Trinité. Malgré sa cécité, elle le regardait droit dans les yeux. Elle tenait dans un anglais insulaire de longs discours sur son jardin de roses et sur l'épopée des Sandoval et des Gomez de Saa.

Les derniers jours de novembre 1999, Tobias qui avait appris que sa grand-mère souffrait d'une pneumonie, avait précipitamment pris un vol pour Moose Jaw. À travers une luminosité kaléidoscopique la noirceur impossible de cette fin d'après-midi d'hiver, s'échappait de la fenêtre de la maison familiale aux lignes Bauhaus.

Il arriva auprès de sa grand-mère agonisante et lui posa la main sur le front. Elle souffla « Tobias » de sa bouche entrouverte. Des lampions de toutes les couleurs étaient dispersés à travers sa chambre. Sur la commode trônait une photo de son père Juan Sandoval dans un cadre d'argent massif, illuminée par le reflet d'un lampion rouge qui ondoyait au rythme des plaintes et des pleurs. Tobias pensa à son arrière-grand-père qu'il avait connu en bas âge sur la plantation et qui le regardait toujours, lui semblait-il ce jour-là, du haut de son cheval. Il portait d'ailleurs ses boutons de manchettes en or 24 carats, ce qui lui donnait un air dandy dans les cercles bureaucratiques de la Banque mondiale.

Un chapelet était accroché à la tête du lit. Une Vierge en bois coloré abrasé reposait sur la table de chevet. Isabel, délirante, s'exclamait en espagnol, une langue qu'elle ne parlait plus qu'avec sa fille : « ¿Estoy muerta? ¿Estoy muerta? »

Après sa mort à l'aube du deuxième millénaire, ses cendres avaient été aussitôt rapatriées à Trinité. Sa fille était venue enterrer sa génitrice dans le lot de la famille Sandoval.

*

Charlie se résigne à demander de l'aide au bureau administratif à l'entrée du cimetière. Dans une pièce sans fenêtre brutalement éclairée aux néons, deux gardes noirs sont assis les pieds sur un bureau, les yeux rivés à un match de cricket. Ils mangent des roties emballées dans du papier ciré. Ils n'ont pas fait attention à l'arrivée de Charlie et de Tobias qui se tiennent dans l'embrasure de la porte. L'endroit est mal ventilé.

« We are looking for the Sandoval lot », demande Charlie avec une solennité qui ne le quitte plus depuis sa visite chez les nobles défunts.

L'un des deux gardes se lève alors et se dirige vers un bureau sur lequel se trouvent de grandes feuilles jaunies, dont un plan du site. Il demande à Charlie de répéter le nom de famille. « S-A-N-D-O-V-A-L », épelle-t-il de façon exagérément saccadée. Le garde inspecte alors un registre. « P-121 », marmonne-t-il avant de retourner à son téléviseur.

Informés, les cousins repèrent aisément le lot. Il est clôturé et se trouve du côté des Espagnols. Les cimes effritées des mausolées, dont celui de Juan Sandoval, pointent leurs fioritures inusitées vers le ciel bleu.

Un chat noir émacié venu de nulle part se faufile dans l'enclos familial. Il bondit sur le rebord d'une stèle. Tobias

ne le quitte pas des yeux. C'est une panthère noire, pense-t-il. Le chat fini par atterrir à ras le sol sur la plaque de marbre sur laquelle est gravée l'épithaphe d'Isabel et de son mari assassiné.